

ENTRETIEN

Mai 68 : Guy Féquant, «j'étais un jeune con qui défendait des vieux cons»

Alors lycéen, l'écrivain ardennais Guy Féquant est venu grossir les rangs des contre-manifestants du Rethélois. Avec humour mais sans concessions, il revient sur les « événements » vus de ce territoire rural.

Par Manessa TERRIEN | Publié le 03/05/2018 à 06h00 [PARTAGER](#)

[TWITTER](#) [Le journal du jour à partir de 1€](#)



Dans son roman « Albane », l'écrivain Guy Féquant décrit le Mai 68 non comme il l'a vécu, mais tel qu'il aurait voulu le vivre. - Laetitia VENANCIO

Photographe: Laetitia VENANCIO

LECTURE ZEN

E

n 1968, il avait 18 ans et brillait en thème. Et pourtant, ce lycéen-là n'était pas du côté des barricades. Guy Féquant étudiait à l'institution Sorbon à Rethel quand ont éclaté les événements. Avec d'autres camarades du Sud Ardennes, l'écrivain se range du côté des gaullistes. Un « réflexe » conditionné par son milieu plus qu'un engagement réfléchi, sourit aujourd'hui celui que d'aucuns classent comme un anarchiste de droite. Qui était le Guy Féquant de 1968 ?

J'étais lourdement conservateur, mais par peur. Peur de m'affranchir du monde agricole, rural, qui se méfie des excès, ce qui fut mon monde. C'est simple, il y avait le parti de l'ordre et le parti du désordre. Beaucoup de lycéens qui étaient d'origine rurale comme moi, peu émancipés, soutenaient la droite contre les gauchistes. Nous nous limitions à tenir le discours de nos parents. On appelait les manifestants « les casseurs », et surtout « les enragés ». Nous avons l'impression qu'ils allaient renverser la civilisation.

Comment se sont passées ces semaines au lycée ? Le corps professoral était gréviste. Les « bolchos » comme on les appelait. Nous écoutions la radio dans la cour, c'était assez détendu. Très bêtement, on avait le sentiment d'être provocateur : étant de droite face à des professeurs de gauche. Mais non, il n'y avait pas de débat, car cette notion implique une maturité que nous n'avons pas. On brassait beaucoup d'air. Certains se réclamaient de Maurras, comme d'autres de Mao. La provoc absolue, c'était ceux qui se disaient nazis. Personnellement, j'étais imprégné de la pensée de Maurras, mon grand-père avait une bibliothèque où il figurait en bonne place. Mais rien de bien construit intellectuellement, d'ailleurs mes convictions ont connu bien des méandres jusqu'à ce que je rencontre ma femme. En fait, on se croyait malin, on était pathétiquement idiot.

Vous insistez sur le fait qu'il y avait deux jeunesses. Oui, celle du monde rural et celles des villes. Les étudiants de Mai 68 étaient issus de la bourgeoisie, dont les mœurs et mode de vie étaient bien différents. Nous,

avec les filles, on se limitait à tenir la main au bal de Tagnon par exemple (...) La campagne rethéloise était parsemée de personnages à la Flaubert ou Maupassant. Un monde archaïque : où on a honte du corps, l'Église y est importante et on regarde avec méfiance tout changement. On était inhibé, dans un carcan et on en était fier.

Vous regrettez votre comportement de l'époque ?

C'était une belle période que j'ai ratée car j'aurais dû comprendre ce qu'elle avait de positif. Il m'aurait fallu être plus exigeant intellectuellement. J'étais un jeune con qui défendait des vieux cons. Je dis souvent que si je rencontrais le jeune homme que j'étais, je lui mettrais deux claques ! L'anarchiste de droite se dit qu'il aurait dû se retirer sur sa colline, écouter du Polnareff, avoir de la sympathie pour les hippies et voilà.

Tout est à jeter ?

L'héritage sociétal est très important : l'égalité des sexes, la contraception, l'écologie, la liberté d'esprit... La demande d'amélioration de la condition ouvrière était également légitime. Mais naturellement, ce fut un désastre politique. Ces jeunes, qui défilaient pour Trotsky, Mao, tandis que le monde ouvrier était embrigadé... Pour un dictateur qui a fait 80 millions de morts ? La politique a tout avarié.